

RIMONT : VILLAGE MARTYR

par André ALTEIRAC

Conservateur du Musée de la Préhistoire du MAS d'AZIL

oooooooooooooooooooo

Pour évoquer les événements dont vous m'avez chargé de vous parler, je vous demanderai de faire l'effort de revenir 50 ans en arrière ou, plus exactement, 49 ans puisque c'est en 1944 qu'ils se déroulèrent et, pour être plus précis, les 20, 21 et 22 Août de cette même année. A ce moment, rappelez-vous, la FRANCE, après avoir subi une sévère mais heureusement provisoire défaite, est entièrement occupée par l'ennemi. Les Allemands sont partout, du Nord au Sud et d'Est en Ouest, assurant une surveillance particulièrement renforcée sur les côtes - d'où peut venir le danger- et sur les frontières et, particulièrement, sur cette frontière pyrénéenne toute proche qui était devenue le lieu de passage obligatoire pour tous ceux qui désiraient abandonner notre patrie par patriotisme ou, tout simplement, pour sauver leur peau. Or, en cet été 1944, le danger est déjà venu puisque le 6 Juin les Alliés ont débarqué en NORMANDIE et, après avoir bousculé les défenses allemandes, sont en train de foncer sur PARIS. De ce fait les Allemands qui se trouvent dans le midi de la FRANCE et particulièrement dans les PYRÉNÉES sont dans une situation très inconfortable.

Ils risquent d'être pris en tenaille ; d'être coupés de leurs bases et de ne pouvoir regagner leur pays d'origine. Aussi sont-ils bien obligés d'envisager de se retirer d'un secteur où ils se trouvent installés depuis quatre ans et où ils ont exercé les exactions que vous connaissez. Dans cette surveillance des frontières que j'évoquais voici quelques instants, l'ARIEGE était un secteur particulièrement sensible car elle constituait, avec ses cols facilement accessibles et utilisables la plus grande partie de l'année, une zone privilégiée pour tous ceux qui désiraient, via l'ESPAGNE, gagner l'ANGLETERRE ou l'AFRIQUE du NORD. Dans notre département deux villes étaient, grâce à leurs facilités d'accès et la proximité de la frontière, au centre de ce trafic clandestin : TARASCON-sur-ARIEGE et SAINT-GIRONS. Aussi ces deux villes étaient-elles étroitement surveillées et la présence allemande y était importante et aussi efficace que possible. A SAINT-GIRONS en particulier c'était un certain commandant DREYER qui faisait régner la terreur et luttait avec tous les moyens dont il disposait contre ceux que les allemands considéraient comme des "terroristes" et qui n'étaient, en réalité, que des patriotes.

Effectivement, c'est à SAINT-GIRONS que les choses débutent le 20 Août : 250 maquisards aidés par 150 guérilleros attaquent soudainement les 300 hommes de la garnison.

Les Allemands se voyant inférieurs en nombre se retranchent dans l'ancien Collège où ils résistent, comme ils en ont l'habitude, héroïquement. C'est au cours de ce combat qu'à l'angle de la rue Saint-Valier un maquisard,

jeune et sympathique, René PLAISANT trouve la mort alors qu'il s'approchait des allemands pour les inciter à se rendre. Cette mort, cruelle et douloureuse sera vengée quelques heures plus tard, le redoutable commandant DREYER étant abattu alors qu'il traversait le Champ de Mars. Commentant l'événement un soldat allemand pourra ainsi dire à une religieuse de l'hôpital : "DREYER est mort, SAINT-GIRONS n'a plus rien à craindre des Allemands". Et, de fait, aucun événement fâcheux ne se déroulera dans la ville jusqu'au départ des occupants. Pendant que ces événements se déroulaient dans la ville une forte unité se trouvait concentrée dans les environs. Il s'agissait d'une formation dite "Légion du TURKESTAN" composée de MONGOLS qui avaient été capturés sur le front russe et qui, de gré ou de force, avaient été incorporés dans la Wehrmacht. Tous les soldats étaient mongols, seuls les cadres, officiers et sous-officiers, étaient allemands.

Leur situation étant devenue intenable les allemands décident donc, le 21 Août, de quitter SAINT-GIRONS. Une colonne se forme comprenant la Légion du TURKESTAN, la garnison de l'ex-commandant DREYER, des hommes ayant assuré la surveillance des installations pétrolières de SAINT-GAUDENS et BOUSSENS et qui s'étaient repliés sur SAINT-GIRONS et, enfin, quelques français membres de la milice, tellement compromis qu'ils n'espéraient leur salut que dans la fuite avec les allemands. La formation quitte SAINT-GIRONS le 21 Août à l'aube avec pour objectif d'atteindre FOIX et tenter d'y prendre un des rares trains qui circulent encore pour gagner TOULOUSE et, éventuellement, l'ALLEMAGNE en empruntant la vallée du RHÔNE.

Mais, dès le départ, la progression de la colonne s'avère extrêmement lente et difficile. Composée d'éléments hétéroclites, de véhicules de toutes sortes y compris des blindés, tout cela ne favorisait pas la marche. De plus, à peine partis, plusieurs camions tombent en panne : on sait qu'un garagiste saint-gironnais avait mis dans l'essence de l'acide sulfurique. Il en résulte des transbordements longs et difficiles dans des véhicules déjà surchargés. Bref, il faut plusieurs heures pour atteindre LESCURE et, c'est là, que se déroule la première escarmouche. Le maquis de la CROUZETTE attaque, sans complexe, la colonne allemande mais, réalisant rapidement, la disproportion des forces, il décroche et se replie rapidement sur RIMONT. Rendu furieux par cette attaque inopinée, le commandant SCHOPPLEIN, commandant la formation allemande, ordonne sur le champ que l'on mette le feu à toutes les maisons de LESCURE et que l'on fusille immédiatement tous les hommes de plus de quatorze ans que l'on pourra capturer. Et il charge un de ses adjoints, le lieutenant SCHERMAG, d'exécuter ses ordres. Celui-ci, en soldat discipliné s'y prépare. C'est alors qu'un autre officier allemand, pasteur de son état, le lieutenant HARMS déclare à ses hommes : "Agissez en chrétiens. Moi, je n'aime pas cette façon de faire la guerre". Ces paroles, pleines d'humanité, jettent le trouble dans l'esprit des soldats et, finalement, l'ordre ne sera pas exécuté et LESCURE sera épargné.

C'est à LESCURE, vous le savez, que se situe un carrefour relativement important comportant deux routes : celle de droite permet de se diriger vers FOIX en passant par La BASTIDE de SEROU, celle de gauche d'atteindre Le MAS d'AZIL puis TOULOUSE en empruntant la vallée de l'ARIZE. Arrivés là, les Allemands marquent un instant d'hésitation. Alors que la direction de FOIX s'avère pleine de risques peut-être serait-il plus opportun de se diriger vers Le MAS et d'essayer d'atteindre TOULOUSE par une voie routière. Mais, Le MAS figure en rouge sur les cartes dont disposent les allemands, qui savent que les maquisards y sont nombreux et actifs. Et, de plus, la traversée du MAS implique, inévitablement, le franchissement de la Grotte qui risque de constituer un obstacle redoutable. De fait, nous savons maintenant, de source certaine, que les maquisards du MAS d'AZIL attendaient de pied ferme la colonne allemande et que, si l'attaque n'avait pas eu lieu à RIMONT c'est, très certainement, au MAS d'AZIL qu'elle se serait produite avec les conséquences que l'on peut imaginer. Bref, après avoir hésité quelques instants, la colonne reprend la route et se dirige vers RIMONT. La progression est toujours aussi laborieuse et le soleil est déjà haut quand les allemands arrivent en vue du village.

RIMONT était bien connu des allemands et ils savaient notamment que, dans les bois qui entourent le village, se trouvait implanté le MAQUIS de la CROUZETTE, l'un des plus anciens et des mieux structurés de la région. Les maquisards se déplaçaient presque impunément dans le village où ils venaient s'approvisionner et où ils comptaient beaucoup de complicités et de sympathies. C'est de là que partaient toutes les opérations de commandos qui se déroulaient en COUSERANS, ce qui avait amené les allemands à intervenir à deux reprises. Ils y étaient venus une première fois le 1^{er} Juillet pour mener une opération de représailles qui avait abouti à la destruction du hameau de CALIBERES. Fait plus grave, ils étaient revenus le 13 Juillet pour procéder à l'arrestation du Sénateur Paul LAFFONT, ancien Ministre et de son ami le Docteur LABRO. Ces deux personnalités après avoir été arrêtées avaient été torturées et exécutées. Les allemands avaient donc tout à craindre de la traversée de ce secteur et ce ne fut donc qu'une demi-surprise pour eux quand, arrivés en vue du petit village, ils furent accueillis par des coups de feu. A la tête de douze hommes des milices patriotiques et de huit guérilleros, Jean FARRAS reçoit les allemands à sa manière. Mais face à une formation nombreuse et bien équipée il réalise en même temps l'inanité de sa résistance et le risque mortel que courent les habitants du village. Aussi les invite-t-il à quitter le plus rapidement possible leurs maisons et à se disperser dans le voisinage. C'est ce que beaucoup font, sagement. Malheureusement un contre ordre intempestif vient altérer, en partie, la justesse de ce conseil. Le commandant de la brigade de gendarmerie invite, en effet, les habitants à se barricader chez eux et d'y attendre les événements. Plusieurs rimontais paieront de leur vie le fait d'avoir suivi ce conseil mal inspiré.

C'est à peu de distance du village que se trouve l'abbaye de COMBE-

LONGUE, vénérable établissement religieux du XII^{ème} siècle. Les bâtiments avaient été reconvertis en colonie de vacances et, là, se trouvaient à ce moment une cinquantaine de petits colons. L'abbé AURIOL qui dirige la colonie, entendant des coups de feu dans le lointain, se doute aussitôt que des évènements importants se déroulent à RIMONT. Aussi il rassemble ses petits pensionnaires dans la chapelle et les invite à prier. C'est pendant qu'ils se livrent à cette pieuse occupation qu'un commando composé d'un sous-officier et de quelques soldats fait irruption dans la chapelle. L'abbé AURIOL, surpris de voir des hommes en armes pénétrer dans ce lieu sacré, interpelle le sous-officier et lui demande sur un ton interrogatif : "Catholique ?". L'autre, levant les yeux vers un crucifix qui se trouve sur un mur, lui répond : "Non, protestant, mais vous et moi croyons au même Dieu". Et, sur cette déclaration, il tourne les talons et se retire suivi de ses hommes. COMBELONGUE et ses petits colons étaient sauvés. Commentant cet événement certains n'ont pas hésité à déclarer qu'il s'agissait du premier miracle de RIMONT. Car, si l'on croit les mêmes témoins il y eut un deuxième miracle et celui-ci se déroula dans le village même et plus précisément dans le bureau de poste où Madame Yvon SOULA exerçait les fonctions de receveuse. On sait que, partout où ils se livraient à des actions de représailles, les allemands avaient pour premier soin de couper les fils du téléphone, cela afin d'empêcher toute intervention extérieure et d'éviter que tout secours ne vienne les troubler dans leurs criminelles activités. Or, par suite d'un oubli difficilement imaginable, ils oublièrent totalement à RIMONT d'exécuter cette mission qui était pourtant vitale pour eux. De telle sorte que Madame SOULA put, durant de longs moments, donner connaissance à un certain nombre d'interlocuteurs des évènements qui se déroulaient, d'abord dans le lointain, et ensuite de façon de plus en plus rapprochée. C'est ainsi qu'elle lança un premier appel à l'État-major des F.F.I. à FOIX et qu'elle appela ensuite au secours les centres de CASTELNAU-DURBAN, Le MAS d'AZIL et PAMIERS. Elle resta assez longtemps en communication avec ces centres, lançant appel sur appel, jusqu'au moment où elle entendit les allemands défoncer la porte de son bureau. Elle s'enfuit alors par une cave en compagnie de son mari et d'un combattant blessé qui avait trouvé refuge chez elle. Mais son calvaire n'était pas terminé pour autant car, alors qu'elle tentait de se dissimuler dans les jardins du voisinage, elle fut prise pour cible par des allemands qui s'étaient installés dans des arbres et, pour finir, ils lâchèrent des chiens qui achevaient les traînants et les blessés. Le courage et le sang-froid dont elle fit preuve dans toutes ces circonstances lui permirent, en définitive, d'obtenir des secours et d'avoir la vie sauve.

Pendant tout ce temps les allemands, rendus furieux par la résistance qui leur était opposée, avançaient méthodiquement dans le village, mettant le feu aux maisons les unes après les autres. C'était, nous disent les témoins, un spectacle hallucinant : tandis que des coups de feu éclataient de toutes parts, les maisons s'embrasaient les unes après les autres tandis que toutes sortes

d'animaux, affolés par le bruit et par le feu, couraient dans tous les sens, ajoutant à la confusion générale. Tandis que les habitants, réfugiés dans les champs et les bois du voisinage, étaient contraints de voir partir tous leurs biens en fumée.

Cependant les appels de Madame SOULA avaient été entendus et, aux environs de midi, on voit arriver un détachement de la 3101^{ème} Compagnie de F.T.P. sous la direction du lieutenant LUMMERT tandis que des volontaires arrivent, isolément ou en petits groupes, de CASTELNAU et de La BASTIDE et se joignent aux combattants du maquis de la CROUZETTE parmi lesquels ils retrouvent des parents ou des amis. Vers 14 heures, on voit arriver, successivement, un détachement de guérilleros dirigés par le commandant ROYO, puis une petite unité commandée par le lieutenant canadien DECHLER enfin deux détachements des milices patriotiques du MAS d'AZIL sous la direction du D^r SAINT PAUL et François HUC. L'arrivée de tous ces renforts entraîne un renversement complet de la situation car, après s'être facilement rendus maîtres du village, les allemands se trouvent, maintenant, dans l'impossibilité totale d'en sortir. Et l'arrivée aux environs de 16 heures de nouveaux renforts aggrave encore leur situation. Le commandant CALVETTI arrive le premier suivi, peu après, du lieutenant LEPINC avec des F.T.P. de PAMIERS. Ils prennent position autour de RIMONT achevant ainsi d'investir le village dans lequel les allemands sont complètement encerclés, toutes leurs tentatives pour en sortir se soldant par des échecs. Contraint et forcé, le commandant SCHOPPLEIN attend donc, pensant que la nuit lui sera plus favorable. De fait, la nuit tombée, il rassemble sa troupe à laquelle il donne l'ordre de reprendre la route et de passer coûte que coûte. Cette nuit sera pour les allemands un véritable calvaire puisque, partis de RIMONT le 21 au soir, ils n'arriveront à CASTELNAU que le 22 au petit matin, ayant donc mis toute une nuit pour parcourir les 6 kilomètres qui séparent les deux villages. Attaqués à la grenade sur tout le parcours, la route offrira le lendemain un spectacle de désolation, jonchée de carcasses de camions, de véhicules incendiés et de morts.

Avertis de ce qui s'est déroulé la veille dans le village voisin les habitants ont, massivement, quitté leurs maisons et les allemands trouvent un village désert, ou presque. Seuls quelques inconscients sont restés. Certains paieront de leur vie leur inconscience ou leur témérité. C'est ainsi qu'un guérillero est abattu dans la matinée et qu'un jeune montpelliérain subit peu après le même sort, on ne sait trop pour quelle raison.

Après une journée et, surtout, une nuit d'épreuves, le moins que l'on puisse dire c'est que les allemands n'ont plus le moral et c'est ce qui explique, peut être, la décision surprenante que prend le commandant SCHOPPLEIN. Il ordonne en effet à ses hommes de ne se livrer à aucun pillage ni incendie sous peine d'être, immédiatement, passés par les armes. Car nous sommes maintenant, dit-il, en face de troupes régulières. Or, les formations qui se trouvent en ce moment à CASTELNAU sont les mêmes que celles qui,

la veille, avaient combattu les allemands à RIMONT. A la seule différence que de nouveaux renforts sont venus, encore, s'y ajouter. C'est la cas des 101^{ème} et 103^{ème} détachements de F.T.P. commandés par le lieutenant CAURET et par l'abbé FERRAND, capitaine de réserve. Celui-ci nous est bien connu puisque, après s'être illustré lors de ces évènements, il a exercé durant de nombreuses années son ministère au MAS d'AZIL. Ces unités ont pris position sur les hauteurs de MONTSERON ainsi que dans les environs de DURBAN d'où elles empêchent les allemands de s'échapper vers Le MAS d'AZIL en empruntant la vallée de l'ARIZE. Cependant d'heure en heure l'étau se resserre et les allemands, cernés et traqués, sont obligés d'envisager la seule issue possible : la reddition. Après avoir beaucoup hésité car cette décision est lourde de conséquences SCHOPPLEIN finit par s'y résoudre et, aux environs de 16 heures, il fait circuler une voiture arborant des drapeaux blancs.

A 19 heures, il rencontre le colonel AUBERT, commandant des F.F.I. de l'ARIEGE qui est accompagné du major anglais PROBERT représentant le colonel BIGEARD, délégué militaire pour l'ARIEGE. A 19 heures 30, l'acte de reddition est signé : 1540 allemands se rendent après avoir détruit leurs armes et leurs munitions. Ils seront internés au camp du VERNET et rejoindront peu de temps après l'ALLEMAGNE. Le bilan de ces trois journées tragiques est lourd : 235 maisons de RIMONT ont été incendiées, les allemands ont laissé 250 morts sur le terrain tandis que du côté des résistants on déplore 32 tués dont 12 victimes civiles.

L'opération devait se terminer dans le sang comme elle avait débuté : le lieutenant SCHERMAG fut condamné à mort et immédiatement exécuté, le commandant SCHOPPLEIN fut abattu alors qu'il tentait de s'échapper. La plupart des officiers allemands qui avaient été enfermés dans une grange y furent exécutés dans des circonstances mal élucidées.

Tels sont, rapidement résumés, les principaux évènements qui se déroulèrent dans cette partie de l'ARIEGE voici une cinquantaine d'années.

Alors que par cette magnifique journée estivale nous goûtons des heures délicieuses de paix et de tranquillité, je vous demanderai, en guise de conclusion, d'avoir une pensée pour les malheureux rimontais qui perdirent la vie au cours de ces évènements tragiques et vous accepterez, je l'espère, d'y associer le souvenir des combattants des deux camps qui trouvèrent la mort en ces douloureuses circonstances, victimes, certes, d'un acte de barbarie incontestable mais, victimes, aussi, de l'intolérance et de l'incompréhension des hommes.

N.B. N'ayant pas personnellement vécu les évènements dont j'ai fait la relation je n'ai pu réaliser ce travail que grâce à des documents qui m'ont été obligeamment confiés par Mr Pierre SOULA, Maire de RIMONT, ainsi que par Madame CHARLES. Je tiens à les en remercier très vivement.